

Pontife, elle montrait une confiance assez grande dans les interventions des nouveaux réformateurs de l'ordre politique ; mais actuellement elle revient sur ses premières données, et même elle erie l'alarme avec une force et une puissance qui montrent qu'elle voit enfin dans la violence faite au Souverain Pontife une menace des plus redoutables pour la société toute entière.

C'est ainsi que M. Eugène Forcade, rédacteur distingué du *bulletin politique* de la *Revue*, présente la question, et il la traite avec une force, avec une verve et une vigueur qui fait dire à l'*Ami de la Religion* qu'il s'était montré en cette circonstance *l'interprète le plus éloquent des honnêtes gens*.

Après avoir stigmatisé l'iniquité de la politique piémontaise, il fait appel aux sentiments français, si blessés dans les derniers événements.

“ On fait métier, dans certains journaux, de sacrifier, au premier caporal piémontais venu, une réputation si chère à l'élite de notre armée. Que doivent sentir devant un si honteux spectacle ceux qui, au terrible assaut de Constantine, où le général de Lamoricière conduisit la première colonne d'attaque, le virent disparaître dans l'explosion de la mine ? Un grand soldat de notre temps, un homme qui est allé chercher la mort en Crimée, un nom cher aussi à notre armée, Ayraud de la Tour-du-Pin, a raconté lui-même cette glorieuse journée dans un des plus beaux récits de guerre que nous ayons lus et qu'il est consolant de relire encore.

“ Que doivent penser ceux qui commandèrent avec lui, ceux qui servirent sous lui à la bataille d'Isly ? Qu'éprouvent enfin ceux qui n'ont pas oublié que dans nos horribles combats de juin 1848,—le seul jour où, si la société, comme on l'a dit plus tard, a jamais eu besoin d'être sauvée, elle l'a été réellement,—ce jour-là, l'homme qui, au milieu de tant de généraux mortellement frappés, a conduit avec le général Cavagnac, la défense de la société est le général Lamoricière. Mais l'opinion vraie d'un pays, celle qui compte et avec laquelle il faut compter, celle qui est la véritable et permanente conscience d'une nation, n'oublie pas les honnêtes services, les gloires pures, les nobles fraternités d'armes, cette sorte de parenté qui unit les enfants d'une même patrie, et qu'on ressent dans tous les fibres de son cœur à la vue d'un citoyen illustre qui s'est exposé avec abnégation et par devoir aux insultes de la fortune.

“ Nous plaignons le Piémont d'avoir cherché lui-même l'occasion de réveiller et de blesser en France de tels sentiments.”

Plus loin, l'habile écrivain montre l'injure essayée par la France dans l'invasion des Etats Pontificaux par l'armée piémontaise, et cela avec une vigueur qui aura, nous l'espérons, de l'écho dans un pays si sensible au point d'honneur.

“ Le drapeau français est à Rome, il y est comme un symbole d'alliance et de protection étendu sur

“ le Gouvernement Pontifical. Cherchera-t-on à restreindre la portée de cette alliance et de cette protection par des distinctions et des réserves ? On le pouvait tant que le pouvoir pontifical n'était pas violé par une agression étrangère ; on le pouvait même si l'autorité du Pape sur ses Provinces eut été attaquée victorieusement par les populations indigènes : nous pouvions dire alors que nous ne pouvions intervenir dans toutes les querelles qui s'élèveraient entre le Pape et ses sujets ; mais devant un ennemi extérieur, ces distinctions et ces réserves sont-elles encore possibles ? Nous, FRANCE, tandis que nous sommes dans la capitale d'un ami que nous protégeons, pouvons-nous honorablement permettre à un étranger d'entrer sur le territoire de cet ami pour se l'approprier.

“ Si cette situation se reproduisait ailleurs qu'à Rome, pourrait-il y avoir le moindre doute sur le parti que la France devrait prendre ? Si nous étions à Bruxelles, en amis et en protecteurs, pourrions-nous souffrir qu'un corps hollandais ou qu'une armée prussienne vint occuper et démembrer sous nos yeux la Belgique ? Si nous avions des troupes à Turin, et qu'une armée autrichienne vint, sans provocation, s'abattre sur la Lombardie, croirions-nous satisfaire à notre dignité, en disant : Nous ne permettrons pas aux Autrichiens de chasser le Roi de sa capitale, et en les laissant occuper les provinces.

“ Il suffit de poser de telles hypothèses pour montrer la nature de l'embarras que les *Piémontais* allèguent, ou que l'on présente en leur nom.”

Du reste, nous citons ces fragments, non-seulement comme expression heureuse d'un sentiment généreux, mais aussi comme témoignage de l'opinion en France.

L'influence de la *Revue des Deux-Mondes*, le soin particulier apporté à sa rédaction, la position qu'elle occupe dans le monde lettré, le public instruit auquel elle s'adresse et qu'elle représente, tout contribue à nous montrer qu'elle peut être la *portée d'un pareil manifeste politique*.

Le bien peut donc sortir maintenant de l'excès du mal.

Les journaux nous ont apporté de nouveaux détails, parmi lesquels nous voyons les circonstances glorieuses de la mort héroïque du général de Pimodan.

Rien de plus beau dans l'histoire des martyrs. Le général marchait en tête de sa troupe, lorsqu'il vit se démasquer seize pièces d'artillerie qui, du haut d'un mamelon, vomissaient la mitraille sur ses gens déjà criblés par les balles des tirailleurs embusqués dans les haies.

Le général reçut d'abord une balle dans le visage, *ce n'est rien*, s'écria-t-il, *mes enfants, en avant*. Il reçut ensuite une balle au bras droit qui se brisa, il reprit aussitôt son épée de la main gauche, et, poussant son cheval, il s'écria encore d'une voix ferme, *en avant*. Une troisième balle l'atteignit alors à la jambe, il resta inébranlable sur son cheval qu'il lançait